

A. DUMAS - LAMARTINE - DE BALZAC

E. SUE - J. SANDEAU - O. FEUILLET

H. MURGER - TH. GAUTIER - MÉRY

G. DE BERNARD - E. SOUVESTRE

HUGO - G. SAND - A. DE MUSSET

F. SOULIÉ - J. JANIN - A. KARR

A. DUMAS FILS - L. GOZLAN

E. SCRIBE - P. FÉVAL - ETC.

LES BONNS ROMANS

SOMMAIRE

LES DEUX DIANE, par ALEXANDRE DUMAS,
LES DRAMES DE LONDRES, par BERNARD DEROSNE.



Ambrosio, dit Martin-Guerre. — Page 227, col. 3.

LES DEUX DIANE

PAR

ALEXANDRE DUMAS (1).

XLIX

UNE GRANDE IDÉE POUR UN GRAND HOMME.

Le duc de Guise, depuis qu'il portait le titre de lieutenant général du royaume, occupait un logement dans le Louvre même. C'était maintenant dans le château des rois de France que dormait ou plutôt que veillait, chaque nuit, l'ambitieux chef de la maison de Lorraine.

Quels rêves rêvait-il tout éveillé sous ces lambris peuplés de chimères! N'avaient-ils pas

fait bien du chemin, ses songes, depuis le jour où il confiait à Gabriel sous sa tente de Civitella ses projets sur le trône de Naples? s'en contenterait-il à présent? l'hôte de la maison royale ne se disait-il pas dès lors qu'il en pourrait bien devenir le maître? ne sentait-il pas déjà vaguement autour de ses tempes le contact d'une couronne? ne regardait-il pas avec un sourire de complaisance sa bonne épée, qui, plus sûre que la baguette d'un physicien, pouvait transformer son espérance en réalité?

Il est permis de supposer que, même à cette époque, François de Lorraine nourrissait de telles pensées. Voyez! le roi lui-même, en l'appelant à son secours dans sa détresse, n'autorisait-il point ses ambitions les plus audacieuses? Lui confier le salut de la France dans cette passe désespérée, c'était le reconnaître le premier capitaine du temps! François 1^{er} n'eût pas agi avec cette modestie! il eût saisi son épée de Marignan. Mais Henri II, quoique personnelle-

ment fort brave, manquait de la volonté qui commande et de la force qui exécute.

Le duc de Guise se disait tout cela, mais il se disait aussi qu'il ne suffisait pas de se justifier à soi-même ces espoirs téméraires, il fallait les justifier aux yeux de la France; il fallait, par des services éclatants, par des succès signalés, acheter ses droits et conquérir sa destinée.

L'heureux général, qui avait eu la chance d'arrêter à Metz la seconde invasion du grand empereur Charles-Quint, sentait bien pourtant qu'il n'avait pas encore assez fait pour tout oser. Quand bien même, à cette heure, il repousserait de nouveau jusqu'à la frontière les Espagnols et les Anglais, ce n'était pas assez non plus. Pour que la France se donnât ou se laissât prendre, il ne fallait pas seulement réparer ses défaites, il fallait lui remporter des victoires.

Telles étaient les réflexions qui occupaient d'ordinaire le grand esprit du duc de Guise, depuis son retour d'Italie.

(1) Tous droits réservés.